

« Monter » à La Vallée...

Récit et Impressions

Ce lundi matin du carnaval de 2012, Yvon, Philippe et moi étions déjà à Marigot. En arrivant de Port-au-Prince, Marigot est à une vingtaine de kilomètres après Jacmel. Le jour précédent de notre arrivée, nous avions prévu de faire une petite excursion à La Vallée. Yvon, mon ami d'enfance, qui rumine constamment des projets salvateurs pour le pays, m'avait un peu fait la tête en me miroitant l'idée d'une sorte de festival de jazz à La Vallée.

Ne connaissant La Vallée que par rapport à sa bonne réputation, j'ai été de prime abord séduit par cette ouverture; d'autant plus que, hier justement, avait pris la route avec nous Aaron Golberg, un grand pianiste de jazz américain, invité à Jacmel par un institut de cinéma pour faire la musique d'un long métrage réalisé par la promotion finissante de l'établissement. Il faut dire aussi qu'en venant à Marigot nous avons été également attirés par le carnaval de Jacmel dont la réputation n'est plus à faire. Mais une fois rendus, ce dimanche gras, en cette maisonnée que mon frère Philippe avait construite pratiquement de ses propres mains, et après avoir pris place sur cette galerie ouvrant sur une mer d'où les tumultes ondoyant venaient s'éteindre à nos pieds presque, où les raies de soleil nous ravivaient les sens et les bises salées nous caressaient la peau alors que les deux immensités bleues cambraient l'espace au loin vers l'infini, nous comprîmes très vite, qu'il valait mieux prendre là notre temps.

La croisée des chemins

Ce lundi matin donc, après avoir traversé, en sens inverse, une ville de Jacmel encore défaite par les ébats du premier jour gras, et franchit le grand pont qui en commande l'entrée, nous empruntons sur notre gauche, non sans l'avoir loupée une première fois, la bonne bifurcation devant nous conduire à destination. Brusquement, un air me chevauche l'esprit :

Mwen sòti lavil Jakmèl

Mwen prale Lavale

An arivan Kafou Benè

Panama'm tonbe...

Je sors de Jacmel

Pour aller à La Vallée

Mais au Carrefour Bénet

Je perds mon chapeau...

Dans notre culture, les carrefours sont toujours dangereux, qu'on y perd son chapeau est, à coup sur, un très mauvais présage. Je m'imagine alors un furieux général¹ le chapeau brusquement emporté par un vent de malheur. Je me souviens aussi que cette même mélodie, drapée du rythme *kongo*, de toute évidence, originaire de la région, a été apportée par les travailleurs émigrés haïtiens se rendant, dans les années 30 à Cuba, et a jouée, selon l'écrivain *Alejo Carpentier*², un rôle très important dans le développement de la musique de notre grande île-sœur ...

Poursuivant notre randonnée, nous franchissons alors une vallée logeant la Grande Rivière de Jacmel dont un assez mince mais limpide courant ondule encore à cette période de l'année. Bientôt nous nous engageons sur une route en terre blanche, dure et quelque peu rocailleuse et très vite nous commençons à grimper. Yvon parle sans discontinuer de ses projets de développement, mon frère au volant écoute l'air attentif, je reste collé à mon « *smartphone* » mais j'essaie aussi d'égayer l'atmosphère et de déridier les visages. Philippe nous fait savoir que lors d'une visite précédente il avait dégusté des *bobori*³ succulents, une des spécialités de la zone. Lorsqu'un peu plus loin nous croisons des paysans se rendant probablement à *Yachimèl*⁴, nous profitons pour nous enquérir de ces fameux *bobori*. Un adolescent que nous abordons, sans le bonjour d'usage, nous indique, non sans s'être préalablement raidi, et pourtant dans un sourire ivoirin à l'audition du mot *bobori*, que plus haut nous pourrions, à coup sur, en acheter.

Le carnage

La voie est plutôt escarpée, parfois franchement mauvaise, nous ne dépassons pas dix, quinze milles à l'heure et par endroits nous ralentissons complètement. Pendant de courts moments, la chaussée est asphaltée, sans doute pour faciliter la traversée lors des crues de la saison des pluies car il n'y a pas de drainage. Nous croisons que de rares voitures. Au fur et à mesure de notre ascension, car paradoxalement nous montons à La Vallée qui niche à 800 mètres d'altitude, notre champ de vision s'ouvre sur une vue plus panoramique du paysage. Sur notre gauche elle ne porte pas trop loin car obstruée par un pan de la montagne que nous gravissons, par contre, sur notre droite, des mornes entrecoupés de cols étroits et profonds s'étendent loin à l'horizon ; mais on dirait des corps mutilés suite à une tuerie gigantesque. Ces bouts de membres, je réalise avec effroi, sont en état de décomposition avancée : les organes vitaux n'y étaient plus, la peau et la chair s'étaient détachées des os qui seuls semblent défier l'action inconsciemment impudente de générations d'hommes et de femmes habitant ces lieux. Ici et là, tels des mirages, subsistent, pour combien de temps encore, des petits îlots de végétation couvant des vestiges de caféiers, pourtant culture fétiche de la zone, dans des *lakou*⁵ de paysans démembrés.

« *Mais de quoi vivent-t-ils ?* » je demande à haute voix, sans solliciter de réponse pourtant.

¹ Ce général ne serait autre que Florvil Hypolite qui, en 1896, pour avoir passé outre cet avertissement du sort alors qu'il allait mater une rébellion à son pouvoir, paya de sa vie sa hardiesse.

²² Essayiste, romancier et musicologue cubain 1904-1980

³ Variante de la cassave.

⁴ Nom indien de Jacmel

⁵ Famille élargie de paysans vivant sur une même terre

La mort est ma demeure...

Au rebord de la route, devant nos yeux, se déploie un spectacle quelque peu hallucinant : celui des tombes des parents et ancêtres morts. Ces maisons des morts sont ostentatoires. Outre l'architecture traditionnelle des sépultures paysannes qui nous est familière, nous distinguons, sous l'insistance de Philippe, une autre inhabituelle : les constructions sont en effet plus petites, parfois de couleur noire, sans la croix du Christ qui normalement les surplombe, et elles ont un air vaguement musulman. Un sépulcre particulièrement élaboré, peint en bleu et blanc, de deux étages avec balcon ouvrant sur la rue, nous induit à plaisanter : parfois, narre mon frère, à la tombée de la nuit, on pouvait, dit-t-on, apercevoir le locataire de ce domicile singulier assis sur la saillie, fumant une cigarette, sirotant on ne sait quel breuvage, dodelinant tout en saluant, en toute civilité, les passants attardés sur le chemin.

Les paysans de ces lieux, si on doit prendre à la lettre le fait que leurs morts paraissent mieux logés qu'eux-mêmes le sont, accordent plus d'importance aux disparus qu'aux vivants. On dit souvent que chez nous on ne reconnaît la valeur d'une personne qu'une fois morte, et qu'on peut même lui affubler de qualités qu'on ne lui connaissait guère, alors que de son vivant elle était assez souvent négligée, voire méprisée. Tout se passe donc comme si on tentait de se racheter auprès de cette personne, de l'amadouer car, selon la croyance, les morts, une fois morts, continuent à fréquenter leurs proches et peuvent même leur causer des remords s'ils estiment n'avoir pas été honorés et servis comme il faut. A la vérité, il faudrait plutôt penser qu'on tente de les gratifier, ces proches-parents morts, démembrés mais tous proches, d'une vie bien meilleure que la vie elle-même. Ainsi, redonner aux morts une dignité qu'ils ont vainement tentée d'atteindre, quérir désespérément pour eux l'impossible reconnaissance, insuffler aux défunts la vie qu'ils n'ont pas pu vivre et qu'eux-mêmes ne connaîtront sûrement pas, telle semble être, me dis-je, la signification profonde et le pathétisme de ces sombres et funèbres quartiers.

Piéger la beauté

Nous continuons de monter. Yvon émerge de ses rêves patriotiques et sort sa caméra digitale. Je me détache du monde extérieur avec lequel j'étais relié à travers mon cellulaire et je commence aussi à prendre des clichés. Frappé par la beauté des lieux en dépit du carnage environnemental et quelque peu angoissé par la déforestation ambiante, j'essaie, d'une part, d'en capturer l'austère éclat en privilégiant le paysage, et d'autre part, je tente vainement, tel un charlatan-magicien, de restituer la flore en dressant, pour ainsi dire, des portraits de petits ensembles verts jusqu'à, par exemple, prendre dans ma ligne de mire un majestueux et solitaire sapin qui a le mérite de rester digne encore.

Nous franchissons de petites bourgades. Par endroits se dressent de grandes maisons discordantes, véritables châteaux de plusieurs étages ceinturés de hautes murailles coiffées de barbelés ; « quelle folie des grandeurs ! ». Au fur et à mesure qu'on se rapproche de La Vallée on croise plus de gens. Ils ont pour la plupart le teint plutôt « *clairâtre* ». Yvon fait remarquer que les filles sont très jolies, des mulâtresses aux cheveux soigneux et aux yeux bleus dont il raffole et ceci depuis son enfance. Il s'en veut de ne pas pouvoir les photographier. Furtivement j'aperçois, assise derrière le conducteur d'une

rare moto assurant le trafic, une dame, une *taino*⁶ d'une telle pureté raciale qu'elle semble sortir tout droit du petit livre d'histoire de *Roger Dorsainvil*. Malheureusement je n'ai pas eu le temps de la piéger dans ma caméra.

Nous roulons depuis plus de 40 minutes. De passage dans un petit village, brusquement on s'en vient à repenser aux succulents *bobori*. Nous demandons alors à des gens, nonchalamment assis sur le pas de la porte d'une boutique, de nous indiquer où en acheter. On nous répond sèchement qu'il n'y en a pas. Je me dis qu'il me faut m'en informer une fois rendu dans la ville où nous ne tardons d'ailleurs pas à arriver, car après avoir dévalé une légère pente, nous pénétrons enfin dans la cité.

Pas à pas

Nous pénétrons dans la rue principale où nous nous garons immédiatement. Yvon tombe nez-à-nez avec son contact : Théodore Payen un homme dans la cinquantaine au teint plutôt clair évidemment. Ils ne tardent pas à parler projet, alors moi, armé de ma caméra, j'en profite pour faire une promenade de reconnaissance des lieux. La ville n'est pas grande, impossible de m'égarer me dis-je et, bien qu'il soit presque midi, l'air, en raison de l'altitude, y est très pur et frais.

A quelques pas de là je tombe sur l'église paroissiale, avec son grand escalier qui tend ses nombreuses marches à gravir, et ses échafaudages qui enlacent le clocher attestant les travaux de restauration en cours. Juste un peu plus loin, je croise un valléen, dans la quarantaine peut-être, que je salue. Il me demande si je suis un *Boursiquot*, je réponds par la négative mais je devine aisément qu'il me prend pour un originaire de la cité. Je fais alors un bout de chemin avec lui. Lorsqu'à quelques pas de plus j'aperçois un buste perché sur une sorte de tripode, je lui demande quel est le nom de cet illustre personnage ; il me montre alors une plaque, apposée au bas du monument, sur laquelle est gravée : « *En hommage au rev. Père Bonnaud fondateur de la paroisse de La Vallée, 1910* ».

La mémoire de l'oublié

Nous poursuivons notre chemin. A peine plus loin, surgit devant nous une maison de deux étages qui me paraît être une construction d'un autre âge, j'en prends des clichés. Perplexe, je demande à mon « guide » improvisé et spontané, à qui elle appartient. A peine qu'il a le temps de me répondre que c'est la maison des *Laroche*, que nous entrevoyons un homme, d'un âge certain, en train de débroussailler, avec un petit instrument aratoire, la clôture végétale bordant la propriété. D'un air quelque peu pressé, mon « guide » me fait savoir qu'il doit me quitter et que de toute façon il me serait impossible de me perdre en chemin car il me suffirait de faire le tour de la place.

Je salue donc mon nouveau interlocuteur, je m'appelle *Guy Laroche* me dit-t-il. Lorsque je lui demande en quelle année la maison a été construite, il se lance dans une sorte de récitatif; je suis né ici, j'ai fait mes études à l'école des frères de l'instruction chrétienne ; à ces mots il me montre l'établissement situé juste en face portant l'inscription « *fondé en 1920* ».

⁶ Indienne

Tout en parlant d'un trait, il s'était entre-temps avancé vers la grande barrière en fer forgée grillagée bordant l'entrée. L'homme est un mulâtre moustachu grisonnant, son visage assombri par le soleil, mince, de petite taille, dans la soixantaine avancée, peut-être plus. Son sourire ne plie pas et il semble réellement enchanté de pouvoir me conter son histoire. Il est toute douceur, simplicité, spontanéité. Je le prends en sympathie. Il poursuit sa litanie en me déblatérant, de manière décousue, ses tribulations : je vis tout seul ici, ils m'ont abandonné là, je n'ai qu'une personne qui dort avec moi le soir venu... Lorsque je lui fais part de mon étonnement, il me déclare, d'un air résigné, qu'on ne veut pas qu'il prenne femme ou qu'il se marie. Incrédule, je lui demande d'un air un peu moqueur, s'il comptait encore trouver un parti ; je ne sais, à ma surprise, il me rétorque sans hésiter et avec tout son sérieux.

Je pénètre alors dans la cour, la belle maison est une construction tout blanc habillée, de forme rectangulaire, à deux étages. Une rangée de quatre imposantes colonnes, à la beauté sobre dénuées de volutes, supportent l'édifice. Juste à l'arrière de ces piliers, une agréable galerie revêtue de marbres blancs est surplombée d'un balcon bordé de balustrades de style classique composées de petites colonnes en béton esthétiquement moulées. Les pièces d'égales dimensions sont symétriquement réparties. Une impression de force, et de grandeur miniaturisée se dégage de cette bâtisse. Cette maison a été construite en 1943 par mon grand-père *Périclès Laroche*, m'annonce fièrement mon hôte. Elle a été vraiment secouée par le tremblement de terre du 12 janvier. Je lui demande de poser devant la demeure pour une photo. Il s'ajuste promptement, il lève le menton, la tête est altière et le front est haut. Il n'arrête pas, cependant, de débiter ses paroles. Il me montre les tombes de ses parents enterrés côte à côte dans la cour, pratiquement dans la même cave dont seulement une pierre est visible de l'endroit où nous nous trouvons. Mon père et ma mère sont enterrés ici, ils s'appelaient *Arthur Laroche* et *Amalia Boursiquot*, ils sont morts très vieux...

Brusquement je me fais du souci, mon frère et Yvon ne savent pas où je suis ils doivent m'attendre à présent me dis-je, mais j'oublie qu'ils peuvent toujours m'appeler sur mon cellulaire s'ils venaient à s'inquiéter, me contredisant donc. En fait, et je m'en suis aperçut par la suite, je cherchais une raison pour prendre congé de mon hôte, raison que j'ignore jusqu'à présent. Sa déclamation ne tarie pas et son récitatif me brouille l'esprit, mais c'est aussi à ce moment là que je me rends compte que j'ai là matière à faire le récit de cette « montée » à La Vallée. J'essaie donc de prendre des notes sur mon cellulaire. Je sors de la propriété, j'aperçois des photographies suspendues aux murs du salon, seule pièce d'ailleurs dont les portes sont ouvertes. Je rebrousse chemin et lui fait savoir que je compte prendre des clichés des photos de son salon. Il se voit ravi. Je pénètre alors dans la pièce, il parle de plus belle et sans faiblir de choses que je ne peux pas retenir. Cette petite pièce est d'une netteté et d'une propreté irréprochables. Les portes, munies de persiennes, sont peintes en jaune et marron comme les fenêtres à deux battants grands ouverts. L'ameublement est sobre et quelque peu hétéroclite avec une chaise basse jaune tressée de lataniers et des fauteuils sobres de style classique recouverts de coussins fleuris ceclant une petite tablette appariée.

Tour à tour, je prends des clichés des portraits suspendus aux murs du petit salon ; d'abord les grands-parents : *Périclès Laroche* et *Alice Loture*, puis les parents : *Arthur Laroche* et *Amalia Boursiquot*. A un pan est accrochée la photo d'un militaire, à ce moment la voix de mon hôte devient quelque peu tremblotante. C'est mon frère me confie-t-il, *Joseph Laroche*, il faisait parti des 19 officiers que François

Duvalier avait fait fusiller en 1967 soit-disant pour avoir ourdi un complot contre son pouvoir. Il y a aussi des diplômes et autres certificats des membres de la famille accrochés au mur du petit salon. Je ne peux m'attarder me dis-je. Je sors de la maison, il me talonne sans relâche. Une fois dehors, j'ai le temps de lui demander de quoi il vit. Il me rechigne que les temps sont vraiment durs : la famille n'a ici que des terres cédées en *deux moitiés* mais pour de maigres rentes. Je prends la décision de partir et je lui tends la main en signe d'adieu. Il les attrape de ses mains calleuses encore recouverte de traces de la boue des champs. Il me sert fort, il me retient, son récit n'a toujours pas discontinué alors que ses yeux me supplient de rester encore un peu...

Sans brusquer, je me dégage et reprends ma route. L'histoire de cet homme m'a bouleversé. Voilà, me dis-je, un témoin de toute une période de l'histoire de cette région, du pays aussi. *Guy Laroche* est le gardien des splendeurs révolues de la famille *Laroche* de La Vallée. Seul il préserve la mémoire des siens. D'abord, il veille jour et nuit sur cette maison, véritable patrimoine et musée familiale, et en assure fidèlement l'entretien en témoigne de la propreté de l'endroit, ensuite, il garde jalousement : les traces des disparus, des parents et grands-parents, du frère lâchement assassiné par les Duvalier ; les dépouilles de ses parents ensevelis dans la cour et avec lesquels il partage le quotidien. De plus, il collecte les revenus des terres cédées aux paysans pauvres et s'adonne même personnellement, et ce malgré son âge respectable, aux rudes travaux agricoles. L'homme, je l'ai appris par la suite, a, au cours de sa vie, subi un traumatisme, sans qu'on m'en précise la nature. C'est ce qui l'a rendu aussi doux et serviable je déduis. Mais, ai-je aussi discerné, c'est peut-être pour cette raison que les souvenirs l'habitent en permanence et c'est pourquoi il est, sans nul doute, la pièce la plus importante de ce musée singulier. Il n'a pas voulu me laisser partir parce que probablement il a entendu en moi l'écho de ses propres paroles ou vu le reflet de ses délires. Peut-être aussi y avait-t-il décelé un moyen de conter, de reproduire ses turpitudes et ainsi ressentir, fut-ce de manière passagère et illusoire, un allègement à ses tourments. Cette triste histoire qui me force l'attendrissement, devrait, me suis-je promis, lui être restituée sous un forme ou sous un autre. Peut-être qu'un récit servira à répercuter, et ce faisant, perpétuer, si peu il est vrai, la mémoire de l'oublié...

Les coups de cloche...

Seul maintenant je reprends ma route. Je presse le pas pour retrouver mes compagnons. En chemin, toujours pas trop loin, se dresse l'hôtel de ville, construction de couleur blanche aux murs noircis par la fumée : trois pans de murs pas plus, tous d'un seul jet dont deux troués de portes et de fenêtres « *engrillagés* » de fer forgé, ensemble saisissant, semblable à un décor inachevé d'un vieux western Hollywoodien. J'apprendrai plus loin que l'hôtel de ville a été incendié par des partisans, on ne peut plus zélés, d'un candidat mécontent des résultats des dernières élections. Même ici on détruit le peu de patrimoine qui nous reste, je lamenterai alors. Je ne croise personne, ah non, sauf, une fois, deux ou trois ouvriers à en juger par les outils de travail, (scie, équerre, niveau, fil-à-plomb...) qu'ils charrient. Je suis frappé par l'architecture hétéroclite et hautement individualisée des maisons. Ici, en face de l'hôtel de ville, une jolie maisonnette de style mollement mexicain au fond d'un jardin feuillu et fleuri, là une habitation à deux étages rappelant les constructions des années 50-60 avec plusieurs parties distinctes, des parapets en blocs garnis, et beaucoup de colonnes cylindriques qui disputent la verticalité aux

arbrisseaux qui peuplent la cour, enfin là, une maison de paysan aisé exhibant fièrement sa galerie bordée d'un muret blanc, sa barrière quadrillée en bois penchée sur sa propre charpente, ses pilonnes maigrichonnes peintes d'un vert blêmi par le soleil, et sa grande porte, verte ombrée celle-là, de deux battants. A en juger par l'aspect inhabité de ces habitations, j'induis que beaucoup de valléens d'origine, après avoir roulé leur bosse et jeté leur gourme ailleurs, retournent dans leur patelin, se façonnent un logis à leur goût et s'y rendent des fois en villégiature « *cultiver leur jardin* ». J'ai le temps encore de remarquer, avec un peu d'étonnement je l'avoue, une annexe d'université et un centre informatique qui témoignent d'un certain niveau d'instruction des gens d'ici. Une maison logeant le « bureau postal », où, tel un mat de cocagne métallique et moderne, s'érige une grosse antenne de télécommunication d'une compagnie de téléphonie, et d'où une génératrice crache des électrons civilisateurs, attire également mon attention.

Soudain j'entends carillonner la grande cloche de l'église. Ce doit être l'angélus, les coups de midi, furtivement je présume sans toutefois le contre-vérifier ; définitivement la gente catholique est très influente ici. Je me dépêche encore plus. Peut-être, je pressens allusivement, que ce son de cette cloche me projette jusque dans la cour de l'école des frères de l'instruction chrétienne où mes journées d'écolier turbulent étaient de cette manière rythmées, et que c'est en fait ce flash-back qui me procure cette angoisse diffuse enfouie dans les recoins de mon être mais qui vient insidieusement frapper à la porte de ma conscience.

Je ne tarde pas à rejoindre Yvon et Théodore, tout compte fait, je les ai quitté qu'à peine une demi-heure plus tôt ou un peu plus. Ils sont toujours à la même place, appuyés sur la même voiture, discutant des mêmes projets. J'interromps alors la conversation...

Burlesque malgré soi...

Tout excité par ma tournée, je fais part à Théodore de mes trouvailles : le fondateur de la paroisse, l'importance des *Boursiquot*, l'histoire des *Laroche* : la maison, la lignée ; l'hôtel de ville décharné, l'allure des maisons, les écoles, l'annexe d'université ... Il est étonné et semble ravi de mon intérêt pour l'histoire des gens de cette ville. Après m'avoir apporté quelques précisions, il me fait savoir que c'est *François Laroche*, un ingénieur, cousin de *Guy*, qui pourra en définitive apaiser ma soif de savoir d'autant plus qu'il a même écrit un texte sur l'origine de La Vallée. Je dis qu'il faut partir à sa recherche. Apparemment il serait, au moment où nous parlons, dans la tour de l'église en train de déloger et ramener par terre la cloche pour effectuer des réparations. Tiens me dis-je, les *Laroche* sont tout de même très actifs dans la préservation du patrimoine de cette ville.

Entre-temps, nous sommes rejoints par *Willy Payen*, le frère de *Théodore*. *Willy* est le propriétaire de l'hôtel « *Auberge du Mont Saint Jean* », du nom du Saint patron de la ville, qui apparemment est un bijou et que malheureusement nous n'aurons pas le plaisir de visiter. *Willy* me paraît être un personnage haut en couleur. Il circule dans une sorte de quadricycle qui ronronne avec appétit à chaque coup de poignée, il porte constamment des mitaines de conducteur qu'il ajuste sans arrêt même lorsqu'il n'est pas au guidon de son engin, il a l'air d'un playboy friand de sensations fortes qui se

sentirais, à mon avis, beaucoup plus à son aise s'il évoluait sur la côte d'azur où dans une ville côtière de la Méditerranée. La petite ville de La Vallée, à coup sur, est trop exigüe pour son abattage, j'ai l'impression que parfois il lui arrive de s'y ennuyer et qu'il tente, tant bien que mal, d'égayer sa morne existence. Très sympathique et engageant, il s'intéresse à notre conversation, confirme le choix de *François Laroche* comme personne ressource à voir absolument et nous offre même de nous conduire vers lui.

François est dans la tour de cette même église que, moins de 45 minutes plus tôt déjà, j'avais contemplé. Nous sommes quatre à monter dans la machine à *Willy*. L'engin, en tremblotant, démarre un inquiétant tintamarre et, comme il fallait s'y attendre, à peine quelques dizaines de mètres plus loin nous arrivons à destination, sauf que la pétarade ne s'éteint qu'à l'arrêt complet de la bête métallique. « *C'est peut-être une machine à remonter le temps...* », me dis-je. A la descente des quatre bipèdes du quadriplace, je me sens un peu ridicule et me vois, comme de fait, ridiculisé par une jeune et belle valléenne, sans doute en excursion comme nous, qui, alertée par le vacarme assourdissant, le profil de l'engin, et la posture involontairement ostentatoire des quatre passagers ; vient nous prendre en photo, et plusieurs clichés s'il vous plaît, comme quoi cette scène quelque peu burlesque, il faut quand-même en convenir, valait la peine d'être capturée jusqu'à garnir un album d'une excursion à La Vallée.

L'esprit du clocher...

Une fois sur les lieux, après avoir franchi une barrière, nous pénétrons dans l'église par la chapelle droite (si nous prenons comme repère le grand escalier à l'avant) pour aller vers la façade gauche qui donne accès à une cour intérieure par où on accède au clocher. Nous traversons d'un trait la nef centrale, aussi, je n'ai pu qu'éprouver hâtivement le silence apaisant de l'espace sacré et de jouir dans un cillement du verni scintillant des travées. Sur le bas côté de la façade opposée, mes yeux s'attardent un peu plus sur de beaux tableaux de la passion du Christ, médiévaux par le style, probablement importés de France, et d'une valeur inestimable pensais-je. Ils témoignent, une fois de plus, du profond enracinement du catholicisme dans ce conté.

La cour intérieure de l'église est animée. Plusieurs hommes bavardent et semblent préoccupés par *François Laroche* et ses aides qui tentent, tout en haut de la tour, dans une délicate manœuvre, d'extraire la grande cloche de son support et de la ramener sur la terre ferme. La cloche est l'âme de la tour, me dis-je, si elle venait à dégringoler, ce serait la mort du clocher. Juste à ce moment de ma réflexion on entend des coups de cloche, je me rends compte alors que le carillonnement de tout à l'heure ne correspondait pas aux coups de midi comme je l'avais cru ; et dire qu'il avait fait surgir en moi une foule de sensations. « *La conscience est donc une illusion?* », je me surprends à philosopher.

Curieux et impatient à la fois, j'essaie de m'approcher du portique de la tour, mais l'un des hommes me signifie gentiment que, pour ma sécurité, je ferais mieux de m'en éloigner. *Théodore* me dit que probablement on ne pourra pas rencontrer *François*. Je commence alors à perdre espoir mais c'est alors que *Willy* nous informe que nous pourrions consulter de préférence le professeur *Léon Franck* qui, mieux que tout autre, est, de par sa mémoire, le plus authentique dépositaire du passé historique de

cette ville. Alors je ne me fais pas prier. La maison de *Franck*, j'apprends, loge le bureau postal. C'est donc sur cette habitation que, quelques instants auparavant, mon attention s'était attardée. Elle est de l'autre côté de la place, mais de la cour de l'église il existe, pour s'y rendre, un raccourci à l'intérieur des terres, pourrait-t-on dire en exagérant.

Il était une fois...

Chose dite, chose faite. *Théodore*, Yvon et moi (*Willy* ayant rejoint son appareil alors que Philippe n'avait pas fait le déplacement) sans trop de gymnastique, nous escaladons la clôture murée à un endroit favorable et pénétrons ainsi dans la cour d'une maison privée. De là, en marchant à la file indienne dans le petit sentier, nous accédons sans difficulté à l'arrière-cour de la maison de *Franck*. La cour de *Franck* est un vivrier dominé par des bananiers. A l'ombre de l'un d'entre eux justement, nous rencontrons Mme. *Franck* (née *Payen*), assise sur une petite chaise basse, effectuant sa lecture quotidienne de prière à l'aide d'un nouveau testament à en juger par l'épaisseur du livre saint ; portant, par surcroît, d'épaisses chaussettes blanches et un pull-over bleu sans doute pour se projeter de la température un peu frisquette qu'il fait là-haut à cette période de l'année. Elle nous accueille de son sourire amusé ses yeux pétillant d'humour et d'intelligence. *Théodore*, de la cour étant, hèle *Franck* en lui faisant savoir que de lointains visiteurs sont venus spécialement le voir pour s'enquérir de l'histoire de la cité. A ces mots, il surgit, et une fois les présentations d'usages effectuées, pour pouvoir être à notre aise, dit-t-il, nous invite à passer à l'avant dans son bureau, qui, n'est autre que le bureau postal. Nous suivons donc le professeur.

Le bureau de *Franck* est une pièce sans fioriture : au fond un vieux bureau où sont rangé de vieux bouquins et quelques cartables, au devant des chaises en pailles principalement placées de façon à lui donner tout son relief. *Franck* et nous prenons donc place. Entre-temps, Philippe nous rejoint, sans doute prévenu par *Willy* que nous étions chez le professeur. A peine la conversation entamée que Mme *Franck* vient nous servir, dans des petits verres de circonstance, une excellente liqueur de cacao telle qu'on le fait rarement encore de nos jours et donc telle que je n'en ai pas dégusté depuis fort longtemps ; alors qu'elle venait à peine de signifier à son mari, sans doute par malice, qu'elle n'avait rien à offrir aux invités, ces invités, qui d'ailleurs, avaient fait subrepticement irruption dans son arrière-cour. Le professeur est lui aussi vêtu sobrement, son visage est engageant, ses yeux sont un peu déformés derrière d'amples lunettes qui lui recouvrent une bonne partie du visage, ses gestes sont mesurés mais parfois les bras s'animent lorsque, emporté par son exposé, il lui faut marquer un point important.

Ce qui suit lance-t-il, d'un ton professoral, est une histoire transmise de bouche à oreille. Au tout début, il y avait ici un colon français du nom de *Boucicault*. Ce nom peut, et comme de fait, s'écrire de différentes manières : *Bourcicault*, *Boucicaut*, *Bourssicot*, *Boussiquot*, *Bourssiquot*, ... mais l'originel, qui est un vieux français, s'écrit bien ainsi c'est-à-dire sans le « r », avec un « c » devant le « i » et un « l » final. Un jour, *Boucicault* reçut la visite de trois illustres personnages qui venaient du pays voisin, La dominicanie, et qui se prénommaient respectivement : *Edouard Turnier*, *Louis Dwarrey* ou *Duré* et *Delile Payen* ce dernier, précise-t-il, à ne pas confondre avec *Payant* qui le chef-lieu de la commune de *Miragoane*. *Turnier* par fois pourra se muer en *Ternier* et *Duré* en *Duret*. *Boucicault* avait trois filles, alors parce qu'il était convaincu du bon parti qu'il pouvait tirer pour son patrimoine et ses descendants et

étant donné que nos trois illustres voyageurs se voyaient séduits par la nature clémente des lieux et les charmes de ces demoiselles, *Boucicault* leur offrit ses trois filles en mariage, partitionna sa propriété de 300 carreaux de bonne terre en 3 parties d'égle proportion qu'il leur céda du même coup. En contre-parti, il leur demanda de se comporter en bons pères de famille et en gestionnaires judicieux des terres de l'habitation.

La magie de l'urée...

A partir de cette histoire, véritable mythe des origines à mon avis, que se partagent fièrement, avec quelques petites variantes, les valléens que nous avons rencontré, les langues se délient, les questions et les commentaires fusent de toutes parts d'autant plus que l'alcool du sirop de cacao que nous n'arrêtons pas de savourer a raison de toutes nos inhibitions. Là, au hasard des réponses, j'apprends des choses.

La Vallée est une petite ville de 2.000 habitants et la population de la zone est en majorité rurale à en juger par le fait que la commune de La Vallée regroupant 3 sections rurales compte 30.000 âmes à peu près. *Franck* s'en vient plus loin à parler de la présence des polonais à La Vallée en témoigne l'histoire de la famille *Scutt* de la région. Il mentionne aussi les indiens, dont j'ai eu à en apercevoir un spécimen lors de ma venue ici il y a un peu plus d'une heure et demi maintenant. A la vérité, La Vallée a pendant longtemps été non seulement un havre de paix pour les colons et ceci même après l'esclavage mais aussi un point d'ancrage pour les peuples autres que les noirs qui cherchaient à préserver et à perpétrer leur identité raciale. L'histoire, nous dit *Franck*, rapporte aussi que Pétion a protégé et sauvé beaucoup d'anciens colons de ces lieux du massacre général des étrangers ordonné par Dessalines en 1803 après l'indépendance.

La religion catholique est la religion dominante, bien que ces derniers temps on assiste à une avancée du vaudou et du protestantisme. Même si il n'y a pas de cérémonie vodou (*gede*⁷ comme ils disent) proprement dite, celui qui veut prendre consultation des mains d'un *bòkò*⁸ sera promptement servi. D'ailleurs, nous conta *Franck*, Alexandre Pétion lui-même a eu à bénéficier des services d'une grande dame de la région pendant la guerre de 1807 l'opposant à Henri Christophe, son grand rival du Nord. Ayant décelé chez le leader des mulâtres une grande appréhension, cette dame demanda à Pétion de lui confier l'objet de son tourment. Celui-ci, la mort dans l'âme lui avoua alors, qu'il craignait de perdre la guerre qu'il livrait contre Christophe, le fougueux et coléreux général du Nord. Sur ce, cette grande mulâtresse, dont le nom malheureusement m'échappe, aurait demandé à Pétion de lui procurer une grandealebasse que l'on partitionna en deux et dans lesquelles elle urina copieusement. Cettealebasse ainsi *rangée*, comme on dit ici, aurait été transportée, avec son précieux liquide, on ne sait par quel exploit, jusqu'à Port-au-Prince, et placée à proximité du Pont Rouge à l'entrée de la ville. Lorsqu'au mois de janvier 1807, Christophe pensant venir l'heure de la victoire, dressa le siège de Port-au-Prince,

⁷ Rite mortuaire vodou qui a lieu au début du mois de novembre et qui correspond à la fête des morts du calendrier catholique

⁸ Sorte de sorcier servant de la « main gauche » comme de la « main droite »

il avait tous les atouts en main pour conquérir la ville car elle était prête à capituler et lui rendre les armes. Pourtant, une semaine après, fou de rage, il leva, on ne saura pas exactement pour quelle raison, précipitamment le siège et rebroussa chemin vers son fief non sans avoir massacré tous ceux qui avaient la malchance de se trouver sur son chemin. Si donc Christophe n'a pas pu gagner cette guerre fratricide alors qu'il était à deux doigts de la victoire, c'est bien, conclu notre professeur, grâce à ces deux moitiés de calebasse remplies de l'urine de la mulâtresse la plus célèbre que La Vallée ait donné. Ainsi, à l'instar du nez de Cléopâtre dont on a pu dire que s'il eut été moins long toute la face du monde aurait changée, je pourrais renchérir que, hors les vertus magiques de l'urine de notre héroïne, toute l'histoire post-coloniale de notre pays aurait pris une autre tournure...

Monter à La Vallée... et descendre

A ma question à savoir pourquoi on appelle cette ville « La Vallée » alors que nous sommes plutôt sur un plateau situé à 800 mètres d'altitude, *Franck* me donne allègrement l'explication déconcertante suivante : chaque dimanche, les prêtres catholiques de la paroisse de Jacmel, en venant dire la messe ici, remontaient le cours de la grande rivière de Jacmel située dans cette grande vallée, celle-là même que nous avons traversée ce matin. Alors, ils avaient pris l'habitude de dire : « *nous allons remonter le cours de la rivière de la vallée* ». Cette expression, sans doute trop longue, se condensa au fil du temps et, par un processus de glissement contigu : « *Nous allons remonter la vallée* », « *Remontons la vallée* », « *Montons à la Vallée* » ...

Voici venu le moment de prendre congé. Nous sortons donc dans la rue principale. *Franck*, tout souriant et encore sous l'effet bénéfique de notre visite inattendue, nous accompagne jusque dehors. Là au moment même de l'adieu, il nous pose une colle, à Yvon, Philippe et moi, en nous demandant, l'air plein de malice, de deviner son âge. On n'ose pas. Sans trop attendre, il nous confie, non sans fierté, avoir atteint les 88 ans, ce qui nous laisse pantois. Puis, son visage s'assombrit brusquement, débute alors une petite litanie dans laquelle il fait état de sa profonde déception, lui qui, après avoir consacré toute sa vie, près de 40 ans de carrière, à l'enseignement, voilà qu'il se trouve aujourd'hui dans une situation de retraité peu enviable car la pitance, qu'on a cru bon de lui accorder, était si maigre qu'il avait en horreur d'en révéler la teneur. Je me senti indigné, moi aussi. Je me dis que la situation de *Franck* n'est guère distincte de celle de dizaine de milliers de concitoyens honnêtes qui ont donné de leur vie à travailler consciencieusement et à rendre à la communauté des services inestimables pendant que de grands voleurs et charlatans se pavanent à longueur de journée dans des *jeeps* tout terrain dernier cri et habitent dans de somptueux villas sans être inquiétés. Pourtant, mon hôte, que je quitte avec un pincement de cœur, jouit et jouira encore, de son vivant même, d'une reconnaissance qu'aucun de ces chenapans ne pourront même pas rêver, et que même les paysans démembrés, dont les tombeaux spectaculaires nous ont captés l'attention ce matin, ne pourront jamais bénéficier dans leur après-vie.

Nous montons de voiture, nous dévalons rapidement la pente vers Jacmel car la faim commençait à nous ternailler les entrailles. Après avoir copieusement diné à « *Manje lakay* », un bon petit restaurant de la ville, nous longeons calmement le magnifique bord-de-mer en direction de Marigot. Bientôt nous regagnons cette merveille de galerie qui fait face à la mer et d'où nous étions partis ce matin.

Inépuisable réalité et le retour de l'ange...

Le reste du temps, cette petite excursion à La Vallée a alimenté notre conversation et nous a suscité des échanges assez animées parfois. Yvon tient à son idée de vouloir organiser des projets là-haut. Philippe est surtout fasciné par l'aspect historique et généalogique de la cité et pense qu'on devrait, moyennant allocation bien entendu, poursuivre les recherches au niveau des églises paroissiales de La Vallée et de Jacmel, en consultant les registres des baptêmes, mariages, décès...

Je déclare vouloir écrire un texte afin de relater notre excursion. Je défends le point de vue que La Vallée est bien une cité particulière mais qu'elle recèle pourtant un aspect pathétique et même poignant. Voilà, dis-je, des gens qui sont accrochés à une histoire qui au fond n'est qu'un récit semi-mythique de création. Mythe dans le sens où personne ne peut réellement y apporter une preuve historique. Comme tous les mythes d'ailleurs, ce récit n'est transmis que de bouche à oreille. Il n'est d'ailleurs nulle part question de filiation précise et on pourrait avoir quantité d'interrogations légitimes sur les faits qui sont ainsi rapportés. Naturellement toutes les communautés bâtissent leur identité et assure leur perpétuation autour de mythe fondateur et de récit constitutif. Mais ce qui est frappant ici c'est le fait que tout le monde revendique une lignée sortant directement d'anciens colons français ou tout au plus de non-africains. Qu'à cela ne tienne, me dis-je. Chaque communauté a bien le droit de revendiquer les origines qu'elle estime lui correspondre. Dans d'autres lieux mythiques du pays ne voit-on pas les gens déclarer, haut et fort, que des Calebasses venant directement d'Afrique auraient, un beau jour, telles des extra-terrestres, brusquement atterries dans l'espace de leur *Lakou* et auraient engendrées, presque *ex-nihilo*, des communautés entières et les générations subséquentes. Alors, si certains descendent directement, et « mystiquement », de la souche africaine, pourquoi d'autres ne pouvaient pas venir de colons ou d'aventuriers d'un temps hors le temps comme c'est le cas pour les familles de La Vallée? N'est-ce pas finalement une illustration de plus de la diversité et de la richesse de notre histoire de peuple qui me fait penser que se débarrasser des complexes et des attitudes tant soit peu exclusivistes et racistes demeuraient une obligation si nous, en tant que communauté globale, devrions avancer vers la modernité.

Notre conversation s'est poursuivie jusque très tard dans la nuit. Yvon le premier s'assoupit. Il fallait voir comment il pouvait, sur son fauteuil, dormir de manière si inconfortable. A un moment, alors que la brise marine nous fouettait plus énergiquement, je me suis demandé si elle n'allait pas emporter vers le large les rêves de développement qui continuaient, à coup sur, à trotter dans la tête de mon ami et tourmenter son esprit. Gentiment alors, je l'aidai à se relever pour qu'il puisse aller s'allonger sur le lit gonflable que mon frère Philippe avait, de manière si attentionnée, arrangé dans un coin agréable de sa véranda. Philippe, à son tour, poursuivi par le sommeil, ne tarda pas à prendre congé de moi.

Je ne sais plus combien de temps je suis resté encore assis en face de cette étendue salée dont les trémoussements, mus par je ne sais quelle force mystérieuse, redoublaient d'ardeur. Il faisait un noir presque parfait. J'arrivais cependant à distinguer la blancheur passagère des écumes s'abimant sans relâche sur le rivage de pierres polies. A réédifier dans mon esprit le fil des événements de cette excursion et en évoquant ses multiples facettes : le mauvais présage du carrefour *Bainet*, les affres de la

déforestation, les sépultures grandiloquentes, l'oublié du musée, l'église et son clocher malade, *Thédore* et *Willy Payen*, le professeur désabusé et sa femme, l'esprit des lieux en somme ; je me suis dit que la réalité était aussi insaisissable et inépuisable que ces mousses évanescentes et pourtant sans arrêt renaissantes. A un moment je levai mon regard, Il faisait sombre, la voute céleste était entièrement recouverte de nuages terrifiant. Seule une étoile, au mépris de ces ténèbres épaisses, bravement y scintillait sa splendeur. Ah !, me dis-je alors, c'est bien toi mon ange, n'est-ce pas !, mon ange gardien, mon ange qui veille, qui veille sur moi. J'ai su alors qu'il ne m'avait jamais quitté, qu'il était là, présent dès le début, et qu'il appréciait le fait que je désirais raconter mon périple à La Vallée. Alors cette seconde nuit à Marigot je dormi d'un trait sans rêver jusqu'à l'aube.